

La route comme sociotope :
La Route d'Altamont de Gabrielle Roy

ソシオトープとしての道：
ガブリエル・ロワ著『アルタモンへの道』

KIM In-Kyoung
金 仁京

要約

「道」という言葉は先ず何よりも旅を想起させるが、それは同時に、ガブリエル・ロワの創作の根本的な概念を示している。おそらく小説家であれば誰も「道」を探しているだろう。しかしロワにとっては、この中間状態が道についての全面的な問いを提起するのである。道や出発への誘惑を目の前にして、ロワが自分の作品の中で道や放浪生活に関する多くのイメージを生み出すのは当然の成り行きである。『アルタモンへの道』は、より高次元な真実の探求であり、創造性に開かれるものである。語り手のクリスチーナは、最終的に、狭苦しい空間と開かれた空間という厳密な二元論を乗り越える。アルタモンは変化する流動的な空間であり、われわれ自身の変容するのにつれて変貌する。ロワはここで、道の特徴づける新たな力学と調和させながら、道の思いがけない可塑性を明らかにするのである。世代を超え（祖母は出不精だが、母には放浪癖があり、クリスチーナも似た心情をもっている）、「トボス」の文化を超え、ガブリエル・ロワの小説において、道は「ソシオトープ」となる。この姿勢を理解していただくために、本稿では社会的批評^{ソシオクリティック}の手法を取り入れながら、ガブリエル・ロワにおける「ソシオトープとしての道」の、曖昧で不安定で対立をはらむ全体をよりよく見極めたい。

Mots-clés : Gabrielle Roy (1909-1983), *La Route d'Altamont*, entre-deux, route, sociotope.

キーワード: ガブリエル・ロワ (1909-1983)、『アルタモンへの道』、中間状態、道、ソシオトープ

La route, c'est au sens littéral un médiotope autour du monde. Vecteur et symbole de l'échange et de la communication, elle est donc leur territoire : là où leur culture a lieu. L'étude de la route comme sociotope me paraît susceptible de fournir une utile contribution à mieux faire penser et à mieux faire repenser le Québec. En effet, le sociotope est une notion utilisée par les sociologues et les urbanistes qu'il est aisé d'aligner sur les notions parallèles de biotope et de chronotope. En critique littéraire, le sociotope a été employé en France en 2009 dans le cadre d'un séminaire sur « Balzac et l'homme social », et pour reprendre la proposition le concernant, cette notion peut être redéfinie en un triple sens : il s'agit de (1) « l'ensemble des phénomènes de marquage social »; (2) « des lieux puissamment investis par le social, qui prédisposent leurs acteurs [les personnages] à des comportements normés et donc prévisibles »; (3) « [de] diverses scènes sociales très codées » (Diaz, 2016, p. 10).

On voit bien que l'idée de sociotope, qui fait porter l'accent sur « la *sociologie balzacienne en acte* » (Diaz, 2016, p. 7, souligné par Diaz), met bien en évidence la procédure textuelle. Et Balzac construit de manière efficace son univers et révèle la position sociale de ses personnages qui circulent dans ce monde parcellé socio-spatialement. Cependant, la notion de sociotope, évidemment inspirée par la notion de biotope, me semble mériter un peu plus d'attention. Chacun de nous, acteur du social, appartient à un environnement conjugué à des modes de différenciation canonique : l'environnement géographique, la branche professionnelle, la nature des relations domestiques, l'appartenance civique, religieuse ou culturelle, etc. Cet environnement n'est pas forcément celui où nous sommes nés, il peut représenter une étape sur la trajectoire d'une vie. Et le passage d'un milieu à un autre nécessiterait diverses routes réelles ou imaginaires.

Ainsi, on entendra par sociotope un espace social déterminé, de dimension dynamique, variable mais continue, et encore un milieu tel qu'il est observable à un moment donné, où un groupe manifeste sa culture, son ethos, ses règles de vie. Les auteurs appartiennent au sociotope qu'ils décrivent. Le sociotope se trouverait sur une trajectoire de leur vie et constituerait le cadre d'inter-action dans l'imaginaire comme le réel. Si le mot « route » évoque d'abord le voyage, il désigne aussi un concept fondamental de la création de Gabrielle Roy. Sans doute tout romancier est-il en quête de « route » mais pour Roy, l'entre-deux (franco-manitobain et québécois) ainsi que l'entre-deux (littéraire en anglais et/ou littéraire en français ; manitobain et

québécois), ces deux sortes d'entre-deux posent dans toute leur étendue la question de la route. Face à ce processus impliquant la route et l'appel à partir, il est logique que l'auteur crée, dans ses œuvres, de nombreuses images de la route et d'une existence nomade. Étant donné la vie en mouvement, toujours en changement, et encore en recommencement continu, rien ne rend donc plus heureux que le « simple fait d'être en route, [de savoir] que la vie change, va changer, que tout se renouvelle » (Roy, 2014, p. 106).

La Route d'Altamont, publié en 1966, c'est une quête de vérités plus élevées et une ouverture à la créativité. Christine, la narratrice, finit par transcender le dualisme rigide de l'espace exigu et de l'espace ouvert. Altamont, c'est un espace changeant et fluide, se transformant à mesure que nous changeons nous-mêmes. Roy révèle ici la plasticité inattendue de la route en l'accordant avec les dynamiques nouvelles qui caractérisent la route, intergénérationnelle (la grand-mère sédentaire, la mère nomade et Christine à l'âme partagée) et transculturelle de topos, et la route devient, dans le roman de Gabrielle Roy, sociotope, c'est-à-dire, d'une part, elle règle les rapports du roman à la réalité que celui-ci figure et, d'autre part, elle signifie un certain imaginaire. Pour faire comprendre cette posture, notre étude adoptera la démarche sociocritique afin de mieux circonscrire l'ensemble flou, instable, conflictuel de « la route comme sociotope » chez Gabrielle Roy. On s'en tiendra ici à l'étude de la route telle qu'elle apparaît dans la nouvelle « La route d'Altamont », du recueil éponyme.

Cette étude nécessite de brièvement retracer la difficulté des tentatives de « reconnaître » et de « classer » Gabrielle Roy avec son positionnement situé dans « l'entre-deux », puisque toute œuvre est tributaire de ses conditions de production et d'existence. C'est dans cette perspective que je me suis proposé d'étudier « la route comme sociotope » à la fois circonstanciel et textuel. L'étude qui suit se construit donc en deux temps : le premier consacré à Gabrielle Roy qui se trouve sur l'entre-deux et le second à *La Route d'Altamont* qui fonctionne comme sociotope.

Gabrielle Roy : l'entre-deux

On considère la reconnaissance comme nécessaire, un besoin, dans la construction de soi. La perspective sociocritique m'a encouragée à lier reconnaissance et identité puisque la reconnaissance c'est l'affirmation d'être, d'exister, de l'identité¹ est donc une reconnaissance, une relation et une tension vers le collectif. Elle se

construit dans le rapport à l'autre, *alter ego*, dans le croisement des altérités. Dans *La Vie commune* (1995), Tzvetan Todorov rappelle que si l'un des principaux buts de l'existence humaine réside dans le désir d'être « reconnu par autrui », il en résulte une incomplétude fondatrice de l'individu. Il a toujours besoin de l'autre pour exister. L'individu trouve la confirmation de son existence, qu'il sent à la fois semblable et différente dans le regard des autres. Le besoin de reconnaissance touche aussi bien les individus que les groupes.

Relevons d'abord quelques exemples d'une brève présentation de Gabrielle Roy dans des dictionnaires afin de savoir comment elle y est reconnue :

Roy (Gabrielle), Écrivain canadien d'expression française (Saint-Boniface, Manitoba 1909-Québec, 1983). (*Petit Robert des noms propres*)

Roy, Gabrielle (1909-1983), Romancière, née à Saint-Boniface. (*Dictionnaire des auteurs de langue française en Amérique du Nord*)

Roy, Gabrielle, Écrivaines, enseignantes (Saint-Boniface, MB, 1909-Quebec, QC, 13 juillet 1983). (*Dictionnaire des artistes et des auteurs francophones de l'Ouest canadien*)

Gabrielle Roy, writer (b at St-Boniface, Man 22 Mar 1909; d at Québec City 13 July 1983). (*thecanadianencyclopedia*)

Et la dernière est suivie de la phrase suivante :

Winner of the GOVERNOR GENERAL'S AWARD (1947, 1957, 1977) and of many other literary distinctions in Canada and abroad (Lorne Pierce Medal 1947; Prix Duvernay 1956; Prix David 1971), Roy was one of the most important Canadian writers of the postwar period.

Ainsi, née hors du Québec, Gabrielle Roy est l'un des écrivains francophones les plus connus au Canada. Et depuis la mort de cet auteur en 1983, son œuvre a cessé d'apparaître comme l'une des plus importantes et des plus significatives de la littérature canadienne et québécoise. Composée de quinze romans, recueils

de nouvelles, de contes et d'autobiographies (publiés et inédits, ou parus à titre posthume), cette œuvre révèle l'appartenance linguistique et culturelle de Gabrielle Roy, originaire d'une communauté francophone minoritaire du Manitoba du début du XX^e siècle. En fait, reconnue comme l'un des grands noms de la littérature canadienne-française, elle est « la grande dame » de la littérature canadienne-française des années quarante et soixante. Après la Révolution tranquille, et parce qu'elle avait élu domicile au Québec où ses écrits – notamment *Bonheur d'occasion* (1945), *Alexandre Chenevert* (1954), *La rivière sans repos* (1970) et *Cet été qui chantait* (1972) – étaient situés, elle avait reçu l'étiquette d'écrivain québécois. Elle n'a cependant jamais oublié ses origines, le Manitoba. On trouve une oscillation permanente entre son pays d'adoption et le Manitoba. Cependant, dans le cas de Gabrielle Roy, la question de l'identité est encore plus particulière et complexe. Rappelons que la question de l'identité se trouve au cœur de la littérature du Québec.

L'histoire de la littérature du Québec est de ce point de vue caractéristique. Il suffit de se référer aux différentes appellations qui lui ont été attribuées au fil des siècles (« française du Canada », ou « française d'Amérique », et « canadienne-française » avant de devenir « québécoise ») pour prendre la mesure de cette question de définition qui la hante. (Pont-Humbert, 1998, p. 8)

Le fait majeur intervenu dans la littérature de ces trente dernières années, c'est celui du « passage de la littérature canadienne-française en littérature québécoise » (Gaston Miron, cité par Joubert, 1986, p. 323). Écrire en français, pour la génération de Gabrielle Roy et de ses successeurs, c'est se placer contre la langue majoritaire qui est l'anglais, c'est choisir de se rattacher à une autre histoire, celle de la littérature française. Mais Gabrielle Roy est un écrivain qui a toujours fait appel au Canada anglais et français. Sans en être l'exacte contemporaine, Gabrielle Roy appartient en effet à une génération qui a été profondément marquée par la volonté de donner une identité nationale au Canada, d'en attribuer une à un pays privé d'une longue mémoire. Et elle apparaît beaucoup moins comme un écrivain québécois que canadien-français. Même si elle figure parmi les meilleurs romanciers du Québec des années d'après-guerre, elle ne cadre pas très bien dans le milieu littéraire de cette époque, en s'inscrivant plutôt en marge de ce milieu, elle, la femme écrivain « venue

du lointain Manitoba, férue de ses lectures anglaises et nourrie par les images de son enfance dans l'Ouest canadien. » (Morency, 2016, p. 296)

Avec la question « How to Pronounce Gabrielle-Roy » (<http://www.pronouncekiwi.com>) : « Gabrielle Roy [rwa] » or « Gabriel Roy [rɔi]? », nous abordons la portée sociotopique de l'entre-deux. Sans entrer ici dans le détail de l'argumentation, je voudrais rappeler que le souci commun à de nombreux chercheurs est de cerner au mieux qui est Gabrielle Roy.

En parlant de la création romanesque chez Gabrielle Roy, Monique Genuist s'exprime ainsi :

De même que Balzac est français, Dickens anglais, Gabrielle Roy, elle, est canadienne. Son roman appartient au Canada par les mœurs typiques qu'il décrit, les lieux où il s'installe, le pittoresque de la langue ; mais il entre dans le domaine universel par la force de l'étude psychologique, par son message bien écrit qui passe au-dessus des modes ou des pirouettes intellectuelles du moment. (voir Morcos, 1998, p. 284)

Dans « How Do You Say “Gabrielle Roy?” », une étude bien connue dans le domaine de la traduction littéraire au Québec et au Canada, E. D. Blodgett fait remarquer (en 1983) que, pour bon nombre de lecteurs canadiens-anglais, Roy est une romancière anglophone qui écrit en anglais. On peut se demander qui elle est pour le public dans le champ littéraire canadien. Antoine Sirois constate que « la situation géographique de Gabrielle Roy a pu jouer. Elle est de tout le Canada : jeunesse rurale dans l'Ouest, vie adulte urbaine dans l'Est. » (cité dans Everett, 2013, p. 45)

Pour reprendre une citation de Lewis « Gabrielle Roy as “une Québécoise du Manitoba qui regarde le Québec,” as one who projects “le regard des autres sur nous.” » (Lewis, 1984, p. 10)

Le personnage de Roy ne constitue pas donc un ensemble homogène. Née et élevée au Manitoba, Roy a une vision plus large du fait français au Canada que ses homologues du Québec. Elle se situe au seuil entre les deux. Comme le mentionne François Ricard dans la biographie *Gabrielle Roy, une vie* :

À ce jour, Gabrielle Roy est probablement le seul écrivain véritablement “canadien”, au sens fédéral du terme, qui est le seul dont l'œuvre transcende véritablement la barrière

de la langue, adoptée sans réserve par les deux communautés comme étant la leur - et par les deux établissements littéraires. (Ricard, 1996, p. 468)

Barbara Godard se demande cependant :

Gabrielle Roy est-elle une écrivaine québécoise ou franco-manitobaine, ou une écrivaine canadienne d'expression française ? [...] Par quelle dynamique dans la dialectique de la distinction est-ce que Gabrielle Roy fait partie intégrante de l'histoire littéraire canadienne-anglaise ? Sous le signe de l'opposition ou de la complémentarité ? Dans la rupture ou la continuité ? C'est [...] la tension et la disjonction de cette opération d'échange et de transfert nécessairement inachevée, puisque toujours en cours [...] (Godard, 1999, p. 503)

Mais, selon Lewis, Gabrielle Roy était elle-même bien consciente de la multiplicité des identités qu'on lui conférerait :

Jusqu'à un certain point, elle semblait fière qu'on ait de la difficulté à la classer comme écrivain, et à classer son œuvre littéraire : en effet, ses écrits ont été regroupés tantôt dans des anthologies de la littérature québécoise, tantôt de la littérature de l'Ouest canadien, tantôt de la littérature canadienne. Le rayonnement de l'œuvre rejoignait donc les visées littéraires de son auteur, soit de dépasser le stade d'une reconnaissance québécoise, canadienne-française ou canadienne – qualificatifs qu'elle considérait sans importance – pour atteindre la réputation d'un auteur de la littérature mondiale. (cité dans Everett, 2013, p. 48)

La difficulté des tentatives de « reconnaître » et de « classer » Roy à des fins d'affirmation et de célébration identitaires nous semble très contextuelle à une époque où l'écrivain, située dans l'entre-deux, refuse de se laisser cantonner à une seule identité immuable. Ajoutons que ce n'est un secret pour personne que Gabrielle Roy était fédéraliste. Cependant, ce point n'a pas non plus été noté ou abordé (Socken, 2007, pp. 200-201). Or Gabrielle Roy a dû se sentir complètement dépassée par les circonstances politiques et historiques : une minorité francophone au Manitoba, une Canadienne en France et en Angleterre, une personne de l'Ouest canadien au Québec, elle s'est toujours sentie déplacée et jamais à l'aise. Le vrai sociotope de cette femme

était celle de l'imagination et de l'espace de l'écriture.

***La Route d'Altamont* : sociotope**

Il est impossible de distinguer totalement l'inscription sociotopique dans le texte, c'est-à-dire la production sociotopique du sens induit par le travail du texte. Le tout est intriqué. On n'a jamais affaire qu'à un seul texte. Celui-ci, du reste, a une façon spécifique d'inscrire en lui du sociotopique, et de le produire. Le sociotope du texte peut et doit s'envisager en lui-même « à travers tous les ensembles et réseaux signifiants du roman » (Duchet, 1973, p. 450) pour reprendre l'expression du sociocritique Claude Duchet.

À titre d'échantillon d'analyse, comme mise en perspective, j'aborderai le point « de l'être partagé à l'entre-deux ».

Quand on passe à la question « de l'être partagé à l'entre-deux », une question se pose ici inévitablement : qu'est-ce que l'être partagé ?

En fait, l'artiste est un « être partagé » entre ses besoins concomitants de se rapprocher des autres et de s'éloigner d'eux. La création artistique a donc deux côtés nettement opposés, c'est-à-dire qu'elle comporte à la fois des aspects positifs et des aspects négatifs difficiles à concilier. La conception de l'écrivain et de l'écriture de Gabrielle Roy est double. L'écrivain étant un « être partagé », il ne faut pas faire peu de cas des « deux tendances [présentes dans l'œuvre royenne] ennemies sans doute, mais dont Gabrielle Roy, lancée à la poursuite d'un bonheur qui ne serait pas d'occasion, tente toujours la réconciliation. » (Le Grand, 1965, p. 39)

Chez Gabrielle Roy, cette tension ou cette lutte intérieure est le résultat, au dire de certains critiques (Le Grand, Ricard, Saint-Martin), de ce qui semble la séparer surtout de ses parents, mais également de ses grands-parents maternels, divisions qu'elle transpose dans la nouvelle intitulée « Le jour et la nuit » de la *Rue Deschambault* (en 1956).

Le matin me semblait être le temps de la logique ; la nuit, de quelque chose de plus vrai peut-être que la logique... En tous cas, j'avais beaucoup plus que mon âge, vers le soir : une indulgence au-delà de mon expérience. J'avais remarqué que les mots, les phrases de mes compositions me venaient assez bien le matin ; mais la pensée elle-même — ou plutôt ce halo qui l'entoure alors qu'elle est encore informe et précieuse — je la

ressentais la nuit. J'étais partagée entre ces deux côtés de ma nature qui me venaient de mes parents divisés par le jour et la nuit. (Roy, 1993, p. 238)

Même si ce texte révèle sans doute assez bien l'être-partagé, elle ne dit pas le plus intéressant. C'est ce que montre *La Route d'Altamont*, c'est la route comme sociotope qui pousse le lecteur à relire, à creuser, à explorer non seulement le texte, mais aussi sa relation envers le texte à travers l'écriture.

Étant une œuvre divisée en quatre récits distincts mais unifiée par la poursuite de l'un à l'autre de l'initiation de Christine, *La Route d'Altamont* pose la question du genre (roman et recueil de nouvelles). En effet, la page de titre de l'édition originale de 1966 (HMH, « l'Arbre ») présente l'œuvre comme un roman, celle de l'édition de 1985 (Stanké, « 10/10 ») l'identifie par le mot « nouvelles » et la couverture de la nouvelle édition de 1994 (Boréal) la présente comme « roman ».



En 2011, l'« Édition du centenaire » des *Œuvres complètes* de Gabrielle Roy présente définitivement² *La Route d'Altamont* comme son sixième roman. Au-delà de la question du genre, ce roman combine un thème universel, l'éclosion de la vocation de l'écrivain et une fiction semi-autobiographique qui réélabore le vécu de l'auteur dans un cycle manitobain ayant Christine comme narratrice. Christine maîtrise ainsi son enfance et le passé de sa mère et de sa grand-mère. Des événements soudains surviennent dans la vie de Christine (la poupée, le lac, le déménagement, les collines — à nouveau les foyers des quatre récits) et révèlent les secrets de la vie et de la

mort. On ne s'étonne donc pas de retrouver « le cheminement de Christine à travers la plaine de la vie jusqu'à la vieillesse d'où elle contemple, comme du sommet d'une montagne, le chemin parcouru, avant de partir de l'autre côté [...] » (Boucher, 1991 pp. 56-57)

Comme dans la *Rue Deschambault*, les enfants sont toujours présents aux côtés des personnes âgées dans *La Route d'Altamont* et d'autres livres. Surtout, dans *La Route d'Altamont*, les uns et les autres partagent leurs histoires et leurs connaissances. Les anciens confient aux jeunes le don de la sagesse. Le personnage, au terme de sa vie (M. Saint-Hilaire dans « Le Vieillard et l'enfant » et la grand-mère dans « Ma grand-mère toute-puissante »), partage sa sagesse et son expérience avec un personnage à l'aube de sa vie, qui, en échange, lui offre l'innocence et la joie de vivre.

Par exemple, monsieur Saint-Hilaire explique à Christine « que la fin et le commencement avaient leur propre moyen de se retrouver » (Roy, 2014, p. 79). La narratrice comprend : « Ne serait-ce pas qu'il est naturel aux petites mains à peine formées, aux vieilles mains amenuisées, de se joindre ? » (Roy, 2014, p. 45) Ce phénomène fait penser à ce qui se passe entre les trois générations différentes, celle de Christine, de sa mère et de sa grand-mère.

Pour éclairer ces figures intergénérationnelles, il convient de s'arrêter quelques instants sur le texte. Dans « La route d'Altamont », les collines évoquent la jeunesse :

Que ces collines sont donc charmantes... et jeunes, ne trouves-tu pas ?

Jeunes ? Je ne sais. On prétend, au contraire, que ce sont de très, très anciennes formations... (Roy, 2014, p. 151)

Les mêmes collines sont associées à la mort :

Les petits soulèvements continuaient à défiler, sans beaucoup d'élan. Il régnait entre eux une grande chaleur resserrée. Maman finit par ne plus leur accorder qu'un vague regard un peu indifférent, comme si elle s'attendait à tout perdre maintenant, et peu importe peut-être. Or l'indifférence est ce que j'ai le moins pu supporter toute ma vie. J'ignorais qu'il en faut pourtant un peu à la vieillesse pour soutenir le coup de voir chaque jour quelque chose lui échapper. (Roy, 2014, p. 162)

Si l'on considère la route de départ associant collines et jeunesse, il y a un conflit indéniable avec la route finale qui reprend les mêmes collines en les associant à la vieillesse et à l'approche de la mort. En changeant complètement le sens entre le début et la fin de la nouvelle, cette route implique un autre monde, l'écriture.

Et certes je savais déjà que les souvenirs heureux ne nous viennent pas à notre gré, qu'ils appartiennent à un autre monde qu'à celui de notre volonté. (Roy, 2014, p. 162)

Ainsi, dans « La route d'Altamont », la route dynamique et variable mais continue, c'est le lien entre l'écriture, la répétition et la mort sur lequel nous aurons l'occasion de revenir ou de revoir.

Nous étions en septembre [...] les jours abandonnés, qui ne sont plus de l'été, ni encore à l'hiver [...] L'automne convenait admirablement aux voyages, à tous les voyages. (Roy, 2014, p. 127)

Cette citation souligne le fait que l'automne n'appartient pas à un niveau de réalité ou à un autre ici, été ou hiver mais plus encore elle souligne le fait que ces conditions sont propices à tous les voyages, y compris ceux similaires à celui que va accomplir sa mère en survolant sa vie pour rejoindre, via les collines et la route, le monde de son enfance.

Le concept de sociotope caractérise la place ou la résidence où l'on est, mais n'est nullement limité à une définition physique : ce peut être une sphère bien délimitée de vie réelle et imaginaire. Il peut y avoir beaucoup de variations selon les sociotopes où Christine est placée et entre lesquels elle circule. Il faut élargir la perspective pour comprendre ce que signifie, pour Christine, alterner entre ces différents sociotopes.

En donnant le titre du dernier récit à *La Route d'Altamont*, l'écrivain indique la nécessité de déplacer l'ici et là, de là à l'ici.

Un jour que par un beau temps de soleil nous voyagions à travers la plaine, ma mère et moi qui conduisais la petite auto et que nous avions vu depuis des heures déjà défiler sous nos yeux un peu lasses les grands horizons toujours plats, j'entendis maman près de moi se plaindre avec douceur :

— Dans toute cette plaine immense, comment se fait-il, Christine, que Dieu n'a pas songé à mettre au moins quelques petites collines ? (Roy, 2014, p. 125)

Ainsi, cette ouverture n'est pas seulement l'entrée d'un récit ou d'une histoire, c'est aussi l'entrée d'une lecture et l'entrée de l'écriture du projet de l'auteur. Elle crée un faisceau de relations entre trois éléments essentiels dans la création romanesque, l'inscription du lecteur, de la diégèse et de l'auteur. Elle prévoit d'ailleurs les deux pôles du voyage : une route, une montagne. Comme l'ont souligné plusieurs critiques (Gagné, 1973 ; Lewis, 1984 ; Boucher, 1991), le motif du voyage est également omniprésent dans *La Route d'Altamont*, dont chacun des récits comporte un voyage que fait Christine, avide de connaître le monde qui l'entoure. On y trouve deux types de personnages : les nomades et les sédentaires. Jean Morency souligne, à propos de *La Route d'Altamont*, que le conflit entre ces deux types, posé comme point de départ, « animera de ses forces dynamiques la suite de l'histoire » (Morency, 1994, p. 152).

Dès le début de « La route d'Altamont », deux types d'espace viennent se greffer sur ces personnages opposés : les nomades sont fascinés par la plaine tandis que les sédentaires préfèrent les collines. Le grand-père de « La route d'Altamont » est attiré par l'« immense plaine ouverte », alors que la grand-mère est « aussi stable que ses collines », celles du Québec qu'elle a quitté.

Un jour, grand-père avait aperçu en imagination — à cause des collines fermées peut-être ? — une immense plaine ouverte ; sur-le-champ il avait été prêt à partir ; tel il était. Grand-mère, elle, aussi stable que ses collines, avait longtemps résisté. En fin de compte elle avait été vaincue. C'est presque toujours le rêveur qui l'emporte. Voilà donc ce que je comprenais au sujet des collines perdues. (Roy, 2014, p. 125)

« La route d'Altamont » constitue donc une des clefs de l'œuvre de Gabrielle Roy et de sa conception singulière de l'espace. Toute la nouvelle est structurée autour du conflit entre l'immensité et l'intimité, entre la plaine ouverte et les collines fermées, qui symbolisent respectivement l'appel de l'Ouest et la nostalgie du Québec originel.

Comme on l'a vu plus haut, les quatre récits racontent donc chacun un voyage, mais ce dernier, « La route d'Altamont », est le vrai voyage, lorsque Christine quitte sa mère pour aller en Europe. Les trois précédents sont des répétitions pour le départ

final : des préparations et des préfigurations du moment où le lien entre la mère et l'enfant doit nécessairement être fendu. La jeunesse de sa mère est passée, le départ proche de Christine en est la preuve.

À la veille de son départ pour l'Europe, Christine a aperçu le tourment qui caractérise sa famille maternelle, tourment qui est le résultat de la fracture qui divise depuis l'origine la famille canadienne-française en deux, les nomades et les sédentaires. Gabrielle Roy l'exprime notamment dans le passage suivant :

Qu'il était facile, l'obscurité y effaçant toute trace d'occupation, d'imaginer ces lieux dans leur songerie primitive qui avait tant exalté mon grand-père, mais à jamais rebuté ma grand-mère. Par ces nuits de vent tiède et vaguement plaintif, je prenais conscience de ces deux âmes profondément divisées. Et mon cœur aventureux les divisait peut-être davantage encore en penchant si fortement pour celui qui avait tant aimé l'aventure. (Roy, 2014, p. 141)

Christine incarne ainsi le pôle nomade de la famille ; elle appartient à la lignée canadienne-française des « chercheurs d'horizons », comme en témoigne d'ailleurs ce passage :

Moi, j'aimais passionnément nos plaines ouvertes ; je ne pensais pas avoir de patience pour ces petits pays fermés qui nous tirent en avant de ruse en ruse. Cette absence de secret, c'était sans doute ce qui me ravissait le plus dans la plaine, ce noble visage à découvert ou, si l'on veut, tout l'infini en lui reflété, lui-même plus secret que tout autre. Je ne concevais pas, entre moi et ce rappel de l'énigme entière, ni collines, ni accident passager contre lequel eût pu buter mon regard. Il me semblait qu'eût été contrarié, diminué, l'appel imprécis mais puissant que mon être en recevait vers mille possibilités du destin. (Roy, 2014, pp. 126-127)

Christine s'en va en Europe, et avec cela la ténacité de la mère sur la vie s'en va aussi. De même, les collines d'Altamont sont une première fois le rappel vivant de l'enfance de la mère de Christine ; une deuxième fois, elles ne sont que paisibles ; une troisième fois, elles ne sont plus rien du tout. La mère nie même que ce soient les collines d'Altamont, tellement elles ont été transformées par le regard du désir. Elle ne voyage même plus, car elle a perdu le chemin d'Altamont, le moyen de retrouver

sa jeunesse. Elle meurt :

Son âme capricieuse et jeune s'en alla en une région où il n'y a sans doute plus ni carrefours ni difficiles points de départ. Ou peut-être y a-t-il encore par là des routes, mais toutes vont par Altamont. (Roy, 2014, p. 167)

Sur cette interrogation au présent, *La Route d'Altamont* finit symboliquement. En effet, la fin du texte, de même que le début, s'efforcent de créer, avec le titre, l'épaisseur textuelle ou la densité du texte. Gabrielle Roy, aux voix de narratrice, s'adresse cette interrogation à elle-même, mais aussi elle interpelle « le lecteur en une sorte d'invitation à répondre par son récit au sien. Aux carrefours de la vie, les voyageurs ne doivent-ils pas échanger leurs expériences de la route ? » (Boucher, 1991, p. 56) Ainsi, le thème principal de *La Route d'Altamont* ne saurait être ni l'exil ni le retour, ni même l'exil et le retour, pris comme un ensemble, mais bien l'entre-deux, la route comme sociotope, le mouvement qui mène de l'un à l'autre, la tension qui, en opposant la transgression à l'appartenance, tout cela les unit de façon indissoluble.

(KIM In-Kyoung, Université féminine de Séoul)

Remerciement

Ce travail a été soutenu par le ministère de l'Éducation de la République de la Corée et la Fondation nationale de recherche de Corée (NRF-2018S1A5A2A01038278)

Notes

- 1 « Identité » recouvre cinq sens ou nuances de sens : ils expriment la similitude, l'unité, l'identité personnelle, l'identité culturelle et la propension à l'identification dans le *Petit Robert*, le dictionnaire de la langue française.
- 2 L'édition est publiée de 2009 à 2013 sous la direction de François Ricard (avec la collaboration de Jane Everett, Sophie Marcotte, Isabelle Daunais et Dominique Fortier, Montréal, Boréal, coll. « Édition du centenaire », 12 volumes). Cette collection présente « le texte définitif de tous les livres que Gabrielle Roy considérait comme faisant partie de son œuvre ».

Bibliographie

- Blodgett, E. D. (1983) « How Do You Say “Gabrielle Roy”? », in *Translation in Canadian Literature*, Camille La Bossière (dir.) University of Ottawa Press, pp. 13-34.
- Boucher, Jean-Pierre (1991) « Recueil et voyage : *La Route d'Altamont* de Gabrielle Roy », *Littératures*, n° 6, revue du département de langue et littérature françaises, Université McGill, pp. 39-57.
- Diaz, José-Luis (2016) « Introduction », *Revue des Sciences Humaines*, n° 323, pp. 7-15.
- Duchet, Claude (1973) « Une écriture de la socialité », *Poétique*, n° 16, pp. 446-454.
- Everett, Jane (2013) « Gabrielle Roy et le lectorat canadien-anglais », *Québec français*, n° 170, pp. 45-49.
- Gagné, Marc (1973) *Visages de Gabrielle Roy. L'œuvre et l'écrivain*, Montréal, Beauchemin.
- Godard, Barbara (1999) « Une littérature en devenir : la réécriture textuelle et le dynamisme du champ littéraire. Les écrivaines québécoises au Canada anglais », *Voix et Images*, vol 24, n° 3, pp. 495-527.
- Hamel, Reginald, Hare, John et Wyczynski, Paul (1989) *Dictionnaire des auteurs de langue française en Amérique du Nord*, Montréal, Fides.
- Joubert, Jean-Louis (1986) *Les littératures francophones depuis 1945*, Paris, Bordas.
- Le Grand, Albert (1965) « Gabrielle Roy ou l'être partagé », *Études françaises*, vol. 1, n° 2, pp. 39-65.
- Lewis, Paula Gilbert (1984) *The literary vision of Gabrielle Roy: an analysis of her works*, Birmingham, Summa Publications.
- Morcos, Gamila (dir.) (1998) *Dictionnaire des artistes et des auteurs francophones de l'Ouest canadien*, University of Alberta. Faculté Saint-Jean. (repris), Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval.
- Morency, Jean (1994) *Le mythe américain dans les fictions d'Amérique. De Washington Irving à Jacques Poulin*, Québec, Nuit blanche.
- (2016) « L'improbable épopée et l'émergence du roman de route au Canada francophone », dans Lucie Hotte et François Paré (dir.) *Les littératures franco-canadiennes à l'épreuve du temps*, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa et le Centre de recherche en civilisation canadienne-française, pp. 285-308.
- Pont-Humbert, Catherine (1998) *Littérature du Québec*, Paris, Nathan.
- Rey, Alain (dir.) (1974) *Petit Robert des noms propres*, Paris, Le Robert.
- Ricard, François (1996) *Gabrielle Roy: une vie*, Montréal, Boréal.
- Roy, Gabrielle (2014) *La Route d'Altamont*, Montréal, Boréal.

—— (1993) *Rue Deschambault*, Montréal, Boréal.

—— (1985) *La Route d'Altamont*, Montréal, Éditions internationales Alain Stanké.

Saint-Martin, Lori (2002) *La voyageuse et la prisonnière. Gabrielle Roy et la question des femmes*, Montréal, Boréal.

Sirois, Antoine (1984) « Gabrielle Roy et le Canada anglais », *Études littéraires*, vol. 17, n° 3, pp. 469-479.

Sockett, Paul G (2007) « Gabrielle Roy and the Question of Canada », *Canadian Literature*, Vancouver, issue 192, pp. 200-206.

Todorov, Tzvetan (1995) *La vie commune: essai d'anthropologie générale*, Paris, Seuil.